**Parcours 1 : vertiges de l’immensité**

1. Du Bartas, « Quatrième jour » v. 135-155, *La Semaine,* 1578*.*
2. Montaigne, « De la vanité », *Essais*, III-9, 1595.
3. Alexandre Chassignet, *Le Mépris de la vie et consolation contre la mort*, 1594
4. Laurent Drelincourt (1626-1681), « Sur l’arc-en-ciel », *Sonnets chrétiens*, 1677.
5. Théophile de Viau, « Un Corbeau devant moi croasse », *Poésies*, 1621.
6. Michel Foucault, *Les Mots et les choses,* 1966.

**Texte 1 : Du Bartas, *La Semaine* (1578*)*, « Quatrième jour » v. 135-155.**

*Il est l’un des derniers à offrir une vision d’un monde clos. Guillaume du Bartas (1544-1590) propose ici une vision hiérarchique et ordonnée du monde, calquée sur la cosmologie ptoléméenne. Le quatrième jour de sa Semaine est consacré à célébrer la Création divine des astres.*

Il se treuve entre nous des esprits frenetiques,

Qui se perdent tousjours par des sentiers obliques,

Et, de monstres forgeurs, ne peuvent point ramer,

Sur les paisibles flots d’une commune mer.

Tels sont je croy ces escrivains qui pensent,

Que ce ne sont les cieux, ou les astres dansent,

À l’entour de la Terre, ains que la Terre fait

Chasque jour naturel un tour vray’ment parfait

Que nous semblons ceux-là qui pour courir fortune

Tentent le dos flotant de l’azuré Neptune,

Et nouveaux, cuident voir, quand ils quittent le port,

La nef demeurer ferme et reculer le bord.

[…] Armé de ces raisons je combatrois en vain,

Les subtiles raisons de ce docte Germain1,

Qui pour mieux de ces feux sauver les apparences,

Assigne, industrieux, à la Terre trois dances,

Au centre de ce tout le cler soleil rengeant,

Et Phoebé, l’Eau, la Terre en mesme rond logeant […]

**Texte 2 : Montaigne, *Essais*, III-9 (1595).**

Or tournons les yeux par tout : tout crolle autour de nous ; en tous les grands estats, soit de Chrestienté, soit d’ailleurs, que nous cognoissons, regardez y : vous y trouverez une evidente menasse de changement et de ruyne ;

*Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes*

*Tempestas.1*

Les astrologues ont beau jeu à nous advertir, comme ils font, de grandes alterations et mutations prochaines : leurs devinations sont presentes et palpables, il ne faut pas aller au ciel pour cela.

1. « Ils ont leurs maux aussi, même orage est sur tout. » (modifié d’après Virgile, *Énéide*, XI)

**Textes 3 et 4 : Alexandre Chassignet, *Le Mépris de la vie et consolation contre la mort*, 1594 et Laurent Drelincourt (1626-1681), « Sur l’arc-en-ciel », *Sonnets chrétiens*, 1677.**

Assieds-toi sur le bord d’une ondante rivière

Tu la verras fluer d’un perpétuel cours,

Et flots sur flots roulant en mille et mille tours

Décharger par les prés son humide carrière.

Mais tu ne verras rien de cette onde première

Qui naguère coulait ; l’eau change tous les jours,

Tous les jours elle passe, et la nommons toujours

Même fleuve, et même eau, d’une même manière.

Ainsi l’homme varie, et ne sera demain

Telle comme aujourd’hui du pauvre corps humain

La force que le temps abrévie et consomme :

Le nom sans varier nous suit jusqu’au trépas,

Et combien qu’aujourd’hui celui ne sois-je pas

Qui vivais hier passé, toujours même on me nomme.

Le bel astre du jour dans le sein de l’orage

Nous forme tout-à-coup ce lumineux tableau,

Et, tout-à-coup, aussi, le couvrant d’un rideau,

Il dérobe à nos yeux son inconstant ouvrage.

De ce peintre brillant, la toile est le nuage ;

Ses rayons réfléchis lui servent de pinceau ;

Il prend pour ses couleurs, l’or, l’azur, le feu, l’eau,

Et la vapeur commence à finir cette image.

Fragiles ornements, éclat faible et trompeur,

Passagères beautés, filles de la vapeur,

Des faux biens d’ici-bas vous peignez l’inconstance.

Par les mêmes couleurs et par les mêmes traits,

Vous imprimez la crainte, et donnez l’espérance,

Vous annoncez la guerre, et vous manquez la paix.

**Texte 5 : Théophile de Viau, *Poésies*, « Un Corbeau devant moi croasse » (1621)**

Un Corbeau devant moi croasse,

Une ombre offusque mes regards,

Deux belettes et deux renards

Traversent l'endroit où je passe :

Les pieds faillent à mon cheval,

Mon laquais tombe du haut mal,

J'entends craqueter le tonnerre,

Un esprit se présente à moi,

J'ois Charon qui m'appelle à soi,

Je vois le centre de la terre.

Ce ruisseau remonte en sa source,

Un bœuf gravit sur un clocher,

Le sang coule de ce rocher,

Un aspic s'accouple d'une ourse,

Sur le haut d'une vieille tour

Un serpent déchire un vautour,

Le feu brûle dedans la glace,

Le Soleil est devenu noir,

Je vois la Lune qui va choir,

Cet arbre est sorti de sa place.

**Texte 6 : Michel Foucault, *Les Mots et les choses* (1966)**

Au début du XVIIe siècle, en cette période qu’à tort ou à raison on a appelée baroque, la pensée cesse de se mouvoir dans l’élément de la ressemblance. La similitude n’est plus la forme du savoir, mais plutôt l’occasion de l’erreur, le danger auquel on s’expose quand on n’examine pas le lieu mal éclairé des confusions. […] L’âge du semblable est en train de se refermer sur lui-même. Derrière lui, il ne laisse que des jeux. Des jeux dont les pouvoirs d’enchantement croissent de cette parenté nouvelle de la ressemblance et de l’illusion ; partout se dessinent les chimères de la similitude, mais on sait que ce sont des chimères ; c’est le temps privilégié du trompe-l’œil, de l’illusion comique, du théâtre qui se dédouble et représente un théâtre, du quiproquo, des songes et visions ; c’est le temps des sens trompeurs ; c’est le temps où les métaphores, les comparaisons et les allégories définissent l’espace poétique du langage. Et par le fait même le savoir du XVIe siècle laisse le souvenir déformé d’une connaissance mêlée et sans règle où toutes les choses du monde pouvaient se rapprocher au hasard des expériences, des traditions ou des crédulités. Désormais les belles figures rigoureuses et contraignantes de la similitude vont être oubliées. Et on tiendra les signes qui les marquaient pour rêveries et charmes d’un savoir qui n’était pas encore devenu raisonnable.